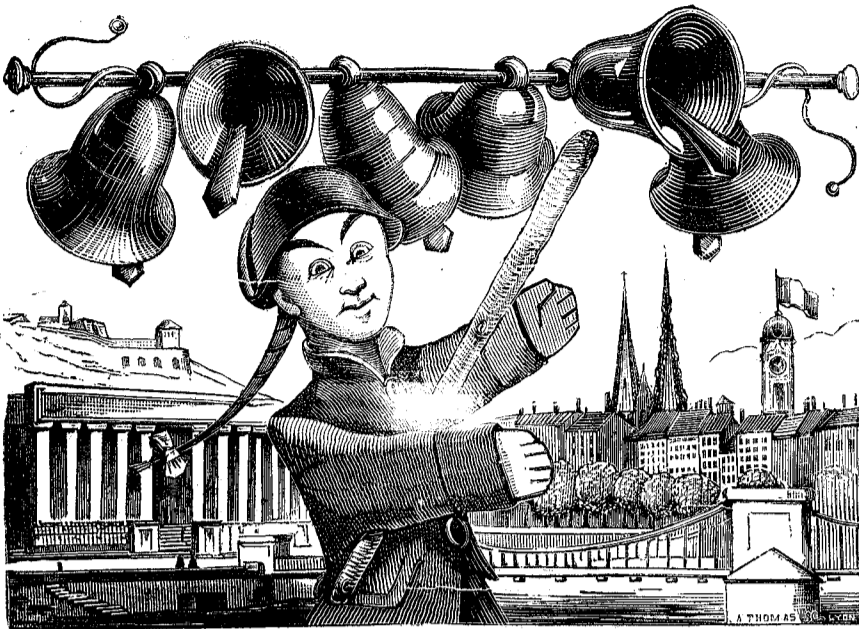


LE CARILLON DE ST-GEORGES

**POLITIQUE
RÉPUBLICAIN**

**SATIRIQUE
HEBDOMADAIRE**



RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
Lyon, 81, Rue de la République, Lyon

VENTE EN GROS : rue de Jussieu, 1

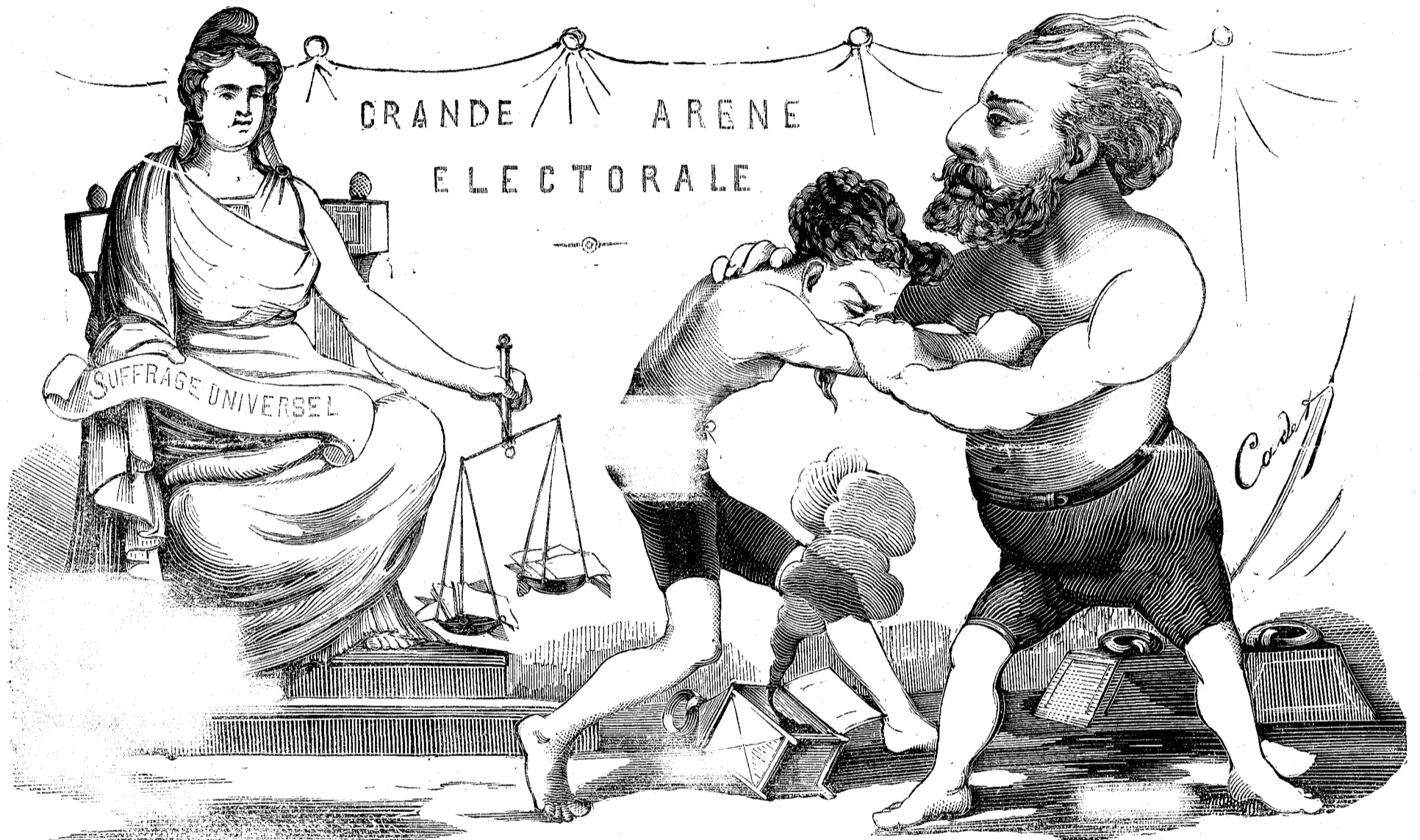
AU DÉTAIL : chez tous les Libraires
et Marchands de journaux.

ABONNEMENTS :

LYON : un an, 8 fr. — Six mois, 5 fr.

RÉCLAMES la ligne 1 »
ANNONCES. — 0 50
Les Manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Les Annonces sont reçues à Lyon : au Bureau du Journal. — A Paris : Agence Ewig, rue Richelieu, 9.



BALLOTTAGE

SOMMAIRE

Carillon, par Jean GUIGNOL. — *Pauvre parois-*
siale (Sonnet). — Revue de la Semaine. — **Les**
Elections. — La **Brochure Peyrouton.** —
Nos Journaux. — « **RÉPUBLIQUETTE** » à *Caluire*,
ou *la Célébration de la St-Alphonse* (Suite). —
Feuilleton.

CARILLON

Oh ! miel, z'enfants ! J'en ai t'y de si-
grolement dans c'tte boutique de journal,
avec ces tas de pierrots, de fouille-miche,
de pillandrins, de cafards et autres sales
bêtes pharamineuses, que voudraient tous
me dechicoter la bazanne avé leurs ar-
pions et m'empaller avé de z'aiguilles à
tricotter.

Y gn'en a que voudraient ben pouvoir
vider leur pot de machin sur ma binette
à seule fin que tous les frangins de la
Croix-Rousse, de Saint-Georges, de la

Guille et des Brotteaux s'escannent en se
bouchant le pif, au lieu de venir me
serrer la cuillère ; qu'y a mêmement de
partiquyers que font distribuer de bro-
chures ousqu'y z'ont bavé toutes sortes
de menteries, de melachons que charchent
à debiner dans l'estime des gones votre
vieux-t-ami Guignol, et tout ça, pecause
je leur z'y dégoise dans mon papelard
quèques bonnes vérités, et qu'y sont tout
cavets d'avoir pas encore pu digérer la
dernière infusion de jus de trique.

Ah ! ben, nom d'un rat ! J'ai joliment
mis cuire, mais y z'ont à faire à un mami
qu'est pas mollasse, reusement ; quand
y z'auront écopé encore une ou deusse
bonnes decoctions de coups de tavelle sus
le coquelichon, nous reluquerons z'un
peu, si feront tant leurs mariolles, et si se
tortilleront, comme de z'asticots dans de
vinaigre, sous les moulinets de picarlat !

Et pis, si ne sont pas content, Gnafron

que ne veut pas qu'on lui marche sus les
pieds, surtout quand y vient de mettre
de cirage pour briller dans le monde, se
charge du regrollage de ces sacripans,
qu'on ne peut pas seurment leur rigoler
au camard sans qu'y prenne de faviole à
brandigoler sus leurs fumerons et finable-
ment à n'en tomber en bouze.

Qu'y ne s'impatientent pas trop, chacun
aura son tour, et y ne perdront rien pour
attendre, ben sûr ! pecause j'ai bigrement
de choses à vous débobiner ; ma bavarde
se trimousse dans sa boîte, comme de
grattons dans la bassine ; j'ai z'un tas de
nouvelles histoires chenuses, le questin
de mon metier à bajafleries n'est plein de
gandoises épastrouillantes, que je vous
deviderai la semaine que vient et les
autres, et si ça ne vous rend pas rigolos
comme de carpes qu'on trouvé z'un para-
pluie, ça sera que vous vous plaignez de
druge.

Seulement, avant de fermer mon por-

tail, y faut que je vous ferlicite de votre
bcnne tenue dans les vôtés de Dimanche
passé ; les gones de Lyon ont montré une
fois de plus combien y ont de calme et
de dignité dans l'accomplissement de
leurs actes politiques, et combien aussi y
sont soucieux de leur liberté.

Attention ! Dimanche prochain est un
jour décisif, que tous les citoyens aillent
vôter dans les deux circonscriptions où
y a ballottage ! Votez pour de vrais Répu-
blicains, serrons nos rangs, les gones !
marchons toujours unis dans l'amour de
la meman Patrie, et ayons pour devise :
Tous pour un et un pour tous !

Vive la République !

JEAN GUIGNOL.

PAUVRESSE PAROISSIALE

Elle est là tout le jour, incrustée au pilier
Du grand portail, son gîte sous sa noire guenille;
Et repliée en boule ainsi qu'une chenille
Elle geint sur un ton plaintif et régulier,

Son antienne aux dévots qui montent l'escalier.
Parfois elle intervient, son œil clos s'écarquille :
Elle menace un chien du bout de sa béquille ;
Puis, dolente, reprend son refrain familier.

Oh ! comme elle déplore à présent la folie
Qu'elle a faite autrefois, lorsqu'elle était jolie,
De suivre un laïque. Oh ! si c'était aujourd'hui !

S'il pouvait revenir, le bel âge où, pucelle,
Bonne de Monseigneur, elle habitait chez lui :
Quand tout l'Archevêché brûlait d'amour pour elle !
BIBI.

REVUE DE LA SEMAINE

JEUDI. — A chaque instant, l'abandon sur la voie publique de pauvres petits enfants prouve surabondamment la nécessité, sinon la moralité, du rétablissement des *tours*.

Il y a quelques jours encore, des agents recueillissent deux de ces petits êtres portant un simple billet, par lequel leur mère demandait pour eux des soins, en attendant de pouvoir revenir les chercher.

Hier, elle se présente dans ce but chez le commissaire de police qui, malgré ses larmes et son repentir sincère, la fait arrêter pour abandon d'enfants.

Triste perspective pour celles qui seraient tentées d'en faire autant. Le *Carillon de Saint-Georges* demanda l'amnistie pour ce nouveau délit.

VENDREDI. — Nous sommes en pleine éclipse de comètes. La première a dédaigné nos yeux de simples mortels ; la seconde n'a pas encore disparu, qu'une troisième se montre à l'horizon.

— Léon XIII, qui en possède une dans ses armes, attend la disparition de ce nouvel astre chevelu, pour filer à son tour loin d'un pays où l'on respire la *Malaria*.

SAMEDI. — La résurrection du *Carillon de Saint-Georges* comme journal politique, produit une certaine agitation dans l'aquarium du *Bavard*. On entoure le nez de Tony Loup avec de minces tranches de veau pour le préserver des atteintes de la trique de Guignol.

Le *Progrès* de Lyon, en voulant faire une dernière cabriole, tombe à plat-ventre entre l'intransigeance et l'opportunisme. Abel Peyrouton joue de la clarinette à la porte des bureaux de la rédaction en distribuant aveuglément sa dernière brochure.

DIMANCHE. — La *Décentralisation*, le *Nouvelliste* et l'*Echo de Fourvières* montent sur la sacrée colline, en dodolinant de la tête et baryonnant du... nez, cherchant à se rendre le ciel et les élections propices.

— Louise Michel obtient une voix de plus que M. Ferrouillat dans la 5^e circonscription. L'échauffourée de Tassin a pour résultat l'élection de M. Andrieux avec 8,843 voix sur 12,943 votants.

LUNDI. — Le bon Dieu n'aurait-il plus de prophètes pour annoncer ses volontés aux peuples de la terre ?

Voilà que l'on vient de découvrir dans nos campagnes une *punaise*, qui porte sur son dos une fleur de lys et le millésime de 1881. Heureux comte de Chambord, qui compte des partisans jusque chez les punaises !... C'était pourtant déjà bien assez des cafards et autres bêtes puantes.

MARDI. — Les tramways continuent à faire parler d'eux. Puisque l'administration de cette *grrrande* compagnie ne peut pas se décider à prendre des mesures de protection pour les voyageurs et les passants, nous espérons qu'elle fera adapter à ses voitures des compteurs-enregistreurs dont le réciq des accidents émaille nos feuilles quotidiennes.

MERCREDI. — M. Delaroche, imprimeur du *Bavard*, s'étant vu refuser l'impression de certaines affiches, à cause de sa participation à cette immonde feuille, ne trouve rien de mieux que d'en imputer la responsabilité au LYON-RÉPUBLICAIN et de lui réclamer... cinquante mille francs !

Le Tribunal de Commerce de Lyon déboute M. Delaroche de sa demande et le condamne aux dépens.

JEUDI. — Ouverture de l'exposition organisée par la Société de géographie de Lyon, à l'occasion du Congrès à l'hôtel de l'École supérieure de commerce, rue de la Charité, 34.

Nous souhaitons aux organisateurs tout le succès que mérite une entreprise scientifique qui ajoute un rayon de plus à la gloire de la patrie et de la République française.

CLAQUE-POSSE.

LES ÉLECTIONS

Elle a été décidément meilleure que nous ne l'avions pensé, la journée du 21 août 1881, — meilleure que ne le faisaient supposer et la convocation hâtive des électeurs et l'organisation, préparée de longue main, des candidatures opportunistes et ministérielles, enfin le désarmement presque général des réactionnaires de toute couleur, dont la chute de l'opportunisme devait ruiner les dernières espérances.

Aussi crient-elles à l'abomination de la désolation ces pauvres feuilles cléricales, orléanistes, légitimistes et bonapartistes ! On lui disait de toute sorte de méchancetés à cet opportunisme, mais, au fond, on avait pour lui la sympathie la plus vive. N'était-il pas respectueux des *droits* de l'Eglise, des *droits* de la Magistrature, des *droits* de toutes les *sacro-saintes* institutions battues en brèche par les affreux principes de 89 relégués dans l'armoire aux fantoches ? Il faisait si bon vivre avec cet opportunisme qui jouait avec un charme adorable de petits airs républicains sur la guitare de la Monarchie ! Et voilà que les maudits électeurs ont brisé la guitare, et voilà que malgré les efforts de M. Gambetta et des anciens guitaristes qu'il a pu conserver autour de lui, les morceaux de cet instrument aux sonorités délicieuses gisent

épars sur le sol, anéantis à tout jamais ! Horreur ! le radicalisme triomphe et le SALUT PUBLIC n'est plus étonné maintenant que la terre ait tremblé par trois fois pour annoncer cet épouvantable catastrophe !

Oui, le radicalisme a triomphé dimanche dernier, et quels quesoient les hommes que la nouvelle Chambre appellera au pouvoir, nous sortirons enfin du gâchis politique où nous pataignons entre les insolences de la Réaction et les extravagances de prétendus révolutionnaires dont les théories ne pouvaient devenir dangereuses que par la toute puissance occulte de la Réaction et la toute puissance de l'Opportunisme.

Dans le département du Rhône, le scrutin de dimanche n'a pas eu précisément toute la signification que nous venons d'envisager dans le vote d'ensemble. Plusieurs candidats, connus pour leur *docilité* opportuniste, ont été réélus et l'un d'entre eux est en ballottage. Cela tient à ce que l'influence néfaste du comité central républicain n'est pas encore complètement détruite et que la souveraineté du suffrage universel est, en partie, restée encore entre les mains d'un certain nombre d'habiles *faiseurs de candidatures*, à l'usage exclusif de la bourgeoisie. Mais nous nous plaisons à constater que cette influence a du plomb dans l'aile et ne se relèvera pas de sa blessure. De même que nous nous sommes réjouis d'avance de l'élection de M. Andrieux à cause de l'indépendance de sa candidature, de même nous faisons des vœux pour le succès de M. Bonnet-Duverdier contre M. Thiers au scrutin de ballottage, et pour celui de M. le docteur Crestin, *républicain-radical* qui, bien que patronné par le comité central, — à son corps défendant sans nul doute, — mérite par l'autorité de son caractère, l'élévation de son esprit et les services rendus à la démocratie lyonnaise, d'aller grossir les rangs des plus vaillants députés de l'Extrême-Gauche.

BIBI.

Nous l'avons déclaré au début de notre publication : le CARILLON DE ST-GEORGES est une *tribune* où peuvent prendre la parole tous les amis de la République et tous les ennemis de la *porcographie*.

Nous n'avons pas fait un mystère de nos vœux pour le succès *définitif* de la candidature de M. Bonnet-Duverdier (*aux Brotteaux*).

Nous accueillons donc avec plaisir la lettre qu'on lira ci-dessous.

Mais nous tenons à dire que nous n'aurions pas refusé l'hospitalité de nos co-

lonnes à tout autre document, eût-il été défavorable à la candidature de M. Bonnet-Duverdier.

L. R.

Lyon, le 23 août 1881.

Citoyen rédacteur,

Le RADICAL DE LYON qui va, dit-on, être remplacé à très bref délai par le RÉVEIL, avec M. Tony Loup comme directeur (on aurait bien fait de le laisser au BAVARD dans l'intérêt de la cause intransigeante), le RADICAL a subitement cessé de paraître.

J'use, en conséquence, en toute liberté, du droit que vous avez octroyé à tout citoyen dévoué à la République d'exprimer dans votre journal que tout le monde ne trouve pas « sans valeur » comme M. Peyrouton qui m'a envoyé sa brochure, ma façon de penser sur la candidature de M. Bonnet-Duverdier, sur celle de son concurrent, sur le résultat du scrutin de dimanche dernier et enfin sur l'issue probable et *désirable* de la lutte électorale engagée.

Quand, à l'ouverture de la période électorale dernière, le nom de M. Bonnet-Duverdier a été de nouveau mis en avant dans plusieurs groupes républicains-radicaux, bien que le citoyen Bonnet-Duverdier eût, comme député, par ses votes constamment fidèles au mandat qu'il avait accepté, toutes mes sympathies, je subissais l'influence des *doutes* qui planaient sur l'honneur de ce candidat et j'éprouvais une invincible répugnance non-seulement à lui accorder mon suffrage, mais encore à seconder en sa faveur la propagande de nos amis politiques. J'ai donc suivi toutes les réunions pour m'éclairer sur son compte, j'ai lu attentivement tous les journaux opportunistes de Lyon, j'ai entendu son concurrent et, je vous l'avoue, j'ai acquis l'éclatante certitude que le citoyen Bonnet-Duverdier était la victime d'une épouvantable machination dirigée contre lui par des ambitieux, anciens orléanistes ou bonapartistes devenus républicains, ne cherchant à atteindre que l'homme *politique* dont l'inébranlable fermeté des convictions radicales contraste avec l'élasticité de leurs échinés. Ce qui m'a le plus scandalisé, c'est le mode de polémique employé par la *coalition des journaux opportunistes*, les seuls encore répandus à cette heure, *liqués courageusement contre un seul homme* privé de moyens de défense suffisants, au nom et de par les ordres d'une poignée de meneurs et d'intrigants ! Tronquer des documents, *insinuer*, à la manière de Basile, ce n'est pas *prouver*, et dans ma circonscription notamment, les électeurs ont répondu à ce système inqualifiable par un nombre de voix qui aurait dû désarmer les journaux opportunistes et le concurrent de M. Bonnet-Duverdier, M. Thiers lui-même, s'ils avaient quelque respect des arrêts du suffrage universel.

Mais, bien au contraire, la campagne de calomnies n'a recommencé que de plus belle depuis le scrutin du 21 août, et je pourrais vous citer les noms de certains membres du Comité central républicain qui, publiquement, c'est-à-dire dans des lieux publics, ne craignent pas d'ajouter aux calomnies rela-

Feuilleton du Carillon de St-Georges.

6

UNE

TUERIE DE COSAQUES

PAR

Godefroy CAVAINAC

(Suite)

Voilà ce qu'entendit Lubbert : voilà la plus longue phrase qu'Hermann eût jamais dite... les mots les plus horribles qu'une bouche humaine pût proférer !... Voilà pourquoi Lubbert a poussé un tel cri, que son cheval s'est cabré d'épouvante comme s'il voulait fuir vers la nue.

Hermann fut renversé... Lubbert rabattit de son poing le cheval contre terre, et de l'autre, il couvrit ses flancs d'autant de coups de fouet que ses pieds furieux y plongeaient d'éperons :

L'étalon sauvage court moins vite, lorsqu'à ses côtés courent des loups affamés qui l'excitent de toutes leurs dents... Les quatre fers de l'animal s'enflammaient en s'entre-cho-

quant sur la neige, et se jetaient tant d'étincelles qu'on eût dit qu'ils s'éclaboussaient sur le torrent d'une lave.

Oui, même alors, le cheval eût couru moins vite, et pourtant le cavalier fut dix fois prêt de se lancer à terre, croyant que sa monture restait en place... Il était fou... Et, se penchant, vautre sur elle comme sur le dos d'une jument d'Afrique, il mêlait à sa crinière ses cheveux nus et hérissés... Son manteau s'allongeaït raide derrière lui, comme l'aile d'un vautour qui plane, ou une voile que le vent arrache à ses armures.

Que vous dirais-je ? On ne peut chercher parfois à peindre que ce qui frappe les yeux... Car pour ce qui se passait dans l'âme de Lubbert, lui-même n'en pouvait rien exprimer que par mille imprécations pas même activées, et il y a encore trop peu d'hommes qui aient éprouvé de telles passions pour que le langage en soit trouvé, s'il existe.

Hélène ! Hélène !... Ce nom plus chéri que jamais se choquait dans toutes les fibres de son cerveau, tressaillait dans tous les battements de son cœur et de ses artères fiévreuses... Il l'entendait dans chaque souffle que le vent poussait à son oreille, et au milieu du bruit de sa course sur le verglas brisé... Il le voyait se tracer en caractères sanglants, danser, s'agrandir, se rompre sur les nuages gris du pâle horizon d'hiver... Il y avait autour de lui mille fantômes qui tous n'avaient qu'un même visage.

Mais il n'entendait pas le tocsin l'entourer comme d'un autre horizon d'échos et de tintements sinistres, et jeter de toutes parts mille clameurs tremblantes, qui tantôt semblaient passer près de lui en lui laissant leur avis funèbre, et tantôt l'appeler de loin, comme si, messenger rapide, ce fût le même son qui parcourût la contrée, semant son vol d'une longue trainée de cris lugubres... Il n'entendait pas ce bruit étrange et effrayant qui semble sortir du sein de la terre lorsque beaucoup d'hommes s'agitent à sa surface, et que la crainte remue toute une fourmière.

Ah ! certes, il y a des instants où notre âme n'est plus en nous, et où nos sens s'égarant à l'y chercher... Lubbert arrivait sur une côte d'où l'on découvrait la ville, et ses yeux s'attachaient en vain sur l'incendie : Lubbert ne le voyait pas ; il ne voyait pas les paysans qui accouraient de toutes parts, à pied ou à cheval, et dont plusieurs s'efforçaient de le suivre en lui criant : « Qu'y a-t-il de nouveau ? »

Voici la maison d'Hélène... Le feu n'y est pas... Personne à la fenêtre où il l'a vue la veille... Un des côtés est fermé ; l'autre penche et se balance au vent sur la rue, retenu par un dernier élan.

Le cheval passe... Lubbert a sauté à bas... Il s'arrête... Il parle haut exprès, regardant toujours... Personne !

La porte est entr'ouverte : il entre, il ap-

pelle... Personne !... Un affreux désordre !... Il parcourt la maison, de la cave au grenier... Hélène, Hélène, montre-toi, fût-ce un fantôme !... Personne !... Nulle trace d'être vivant que du sang sur le plancher... De quel cœur a-t-il coulé ?... Répondez ?... Qui répondra ?... Personne !... Le paralytique lui-même est absent !... Où est-il ? « Vous savez bien, disait-elle, que je ne quitterai jamais le vieillard. »

Lubbert court à travers la ville... Ah ! qu'elle est affreuse la scène à laquelle il ne prend pas garde !... Tant de mal en une nuit !... Il atteint sa maison ; elle brûle encore... Son père est sur le seuil, tenant par la bride le cheval revenu sans maître...

Il prend son fils dans ses bras : il l'entraîne en le couvrant de baisers et de larmes... « De quoi donc voulez-vous me consoler ? dit Lubbert. — Arnold vit, dit le capitaine... Et il mentait. — Ne me donnez pas le change, mon père, s'écria le jeune homme... Qu'est-elle devenue ? S'est-elle cachée ? L'ont-ils emmenée, blessée ?... Elle est donc morte ?... »

Un étroit embrassement fut la seule réponse de son père.

« Morte !... reprit Lubbert en se dégageant ; morte de peur ?... L'ont-ils tuée ?... Comment ?... »

— Hélas ! mon pauvre enfant, dit le capitaine, il vaut mieux qu'ils l'aient tuée, les infâmes !... »

tives à la somme d'argent que vous savez, des calomnies nouvelles, odieuses, infâmes, intéressant le père de famille!

Eh bien! il est bon, d'avance, que ni ces tristes diffamateurs, ni les journaux opportunistes, ni M. Thiers, l'ennemi de Blanqui, le mannequin dont on voulait tirer les ficelles à la Croix-Rousse pour faire reculer l'amnistie, le candidat-ambulancier du Comité central en un mot, ne se fassent aucune illusion: le scrutin de ballottage vengera M. Bonnet-Duverdier de toutes ces ignominies et la dignité des électeurs lyonnais de ces basses manœuvres, renouvelées de l'Empire et de l'Ordre moral.

Salut et fraternité.

UN ÉLECTEUR DES BROTEAUX.

La brochure Peyrouton

Aux gîles qui lui ont été vigoureusement administrées par M. Lucien Jantet, rédacteur en chef du LYON-RÉPUBLICAIN, M. Abel Peyrouton, rédacteur du PROGRÈS et du BAVARD, a répondu par... une « simple explication. »

Cette « simple explication » est le titre d'une brochure, éditée par M. Delaroche, directeur du PROGRÈS, brochure dont nous n'avons pu nous occuper, la semaine dernière, que pour mettre M. Peyrouton au défi de prouver certaines allégations qu'elle renferme concernant le CARILLON DE SAINT-GEORGES.

M. Peyrouton, qui s'était bien gardé de nous envoyer sa brochure, a reçu le dernier numéro du CARILLON, à lui personnellement adressé.

Ni dans le PROGRÈS ni dans le BAVARD, il n'a relevé ce défi, gardant sur la joue, comme une giflette à ajouter à celles de M. Lucien Jantet, l'épithète de « lâche calomniateur » que nous lui avons appliquée.

Il appartient désormais au directeur-gérant du CARILLON DE SAINT-GEORGES de donner aux calomnies de M. Abel Peyrouton telle suite qu'elles comportent.

Nous ne voulons examiner ici que la brochure elle-même, véritable monument de couardise et d'escobarderie.

Au mois d'avril dernier, alors que M. Delaroche venait, grâce à des subventions portaliennes et... autres, d'acquiescer l'imprimerie veuve Chanoine et de transformer le PROGRÈS en un journal à cinq centimes, alors que malgré l'autoritarisme brutal du vendeur et les coups de grosse caisse de la réclame, on « mangeait » — comme on en « mange » encore — « de l'argent » tous les jours, M. Delaroche, effrayé des conséquences de sa combinaison financière, eut l'ingénieuse idée de créer à côté du PROGRÈS, une feuille hebdomadaire, exempte du caution-

nement, au moyen de laquelle, avec les journalistes qu'il avait sous la main, il pût compenser les pertes du PROGRÈS à cinq centimes.

Fonder un journal littéraire honnête, dans le genre de la VIE LYONNAISE, par exemple, M. Delaroche n'en eut nul souci. Il lui fallait quelque chose qui gagnât immédiatement de l'argent, quelque chose qui allât en ligne directe non pas à l'esprit et au cœur de la population lyonnaise, mais à ses appétits les plus bas, mais à cet instinct bestial des masses qui les pousse vers la prostitution.

M. Delaroche avait constaté avec envie le succès des feuilles pornographiques parisiennes. Lyon avait été préservé de ce fléau. Lyon et ses ménages d'ouvriers que l'on cite comme des modèles de moralité dans toute la France, était un pays neuf où la pornographie ne demandait qu'à éclore pour y produire des bénéfices considérables de toute nature, Lyon avait sur ses trottoirs du centre, dans toutes ses brasseries, dans tous ses cafés, dans tous ses comptoirs, des milliers de filles qui trouvaient difficilement, faute d'un *moniteur officiel*, le placement de leurs charmes. Créer un journal qui publiât « la cote de ces valeurs et... non-valeurs » c'était s'assurer immédiatement un tirage splendide, tant il y a de gens des deux sexes intéressés à la hausse ou à la baisse de cette Bourse-là!...

C'est ce que comprit M. Delaroche, ancien agent de change.

Et voilà comment et pourquoi fut créé le BAVARD DE LYON: directeur, M. Delaroche; rédacteurs principaux: MM. Abel Peyrouton (Daubruck), et Tony Loup (D'Asco).

Or — je cite M. Peyrouton — « dès le premier jour de son apparition, le BAVARD fit quelque bruit en ville. Les numéros suivants excitèrent de nouvelles rumeurs. On eut pour préoccupation de savoir quels étaient les auteurs cachés de cette feuille « d'une allure inusitée » (euphémisme adorable!) »

Bref, le LYON-RÉPUBLICAIN — avec preuves à l'appui — dénonça carrément, comme directeur du BAVARD, M. Delaroche, et comme principaux rédacteurs, MM. Peyrouton et Tony Loup.

M. Tony Loup, plus directement pris à partie à cause de ses fonctions municipales, protesta seul et eut même l'impudence, au moyen de ses dénégations, de se faire octroyer des votes de confiance par le Conseil municipal de Caluire!

M. Peyrouton, lui, garda de *Conrart le silence prudent*. Il continua sans souffler mot, à émarger sur les bénéfices de ces dames, jusqu'au jour où M. Jantet, fatigué de ses insolences, le gratifia, en échange

d'un coup d'ombrelle (!) d'une correction bien méritée.

Notons, en passant, que pour tâcher d'enrayer la défaveur que la publication du BAVARD faisait rejaillir sur son imprimerie et sur le PROGRÈS, M. Delaroche avait confié l'impression du premier à M. Albert, imprimeur, quai de la Guillotière, 6, où il s'imprime toujours.

La correction qui lui avait été infligée, doublée d'une action devant le Tribunal correctionnel, ne pouvaient permettre à M. Peyrouton, déjà condamné par l'opinion publique, d'endosser, sans essayer de se défendre contre les piquantes révélations dont il allait être accablé, la responsabilité d'une collaboration, — *flétrissure ineffaçable*.

Sa brochure est un « essai » de défense, « essai » malheureux, ainsi que nous le démontrerons dans notre prochain numéro, en analysant les divers arguments de cette plaidoirie aussi remarquable, nous le répétons, par sa couardise que par son escobarderie.

CADET.

NOS JOURNAUX

La *Décentralisation* ne perd jamais une bonne occasion de nous faire rire. Comme entrefilet, elle ne dédaigne pas de faire intervenir le doigt de Dieu.

Ce matin, en déployant mon paquet de tabac, — mon buraliste et mon épicière, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire déjà, étant mes fournisseurs à l'endroit des feuilles pieuses et réactionnaires, — je lis le terrible avertissement à l'adresse des savants:

« La désolante sécheresse de cette année n'est point un fait sans précédent, seulement c'est un accroc aux illusions scientifiques qui prétendaient que la terre allait en se refroidissant, c'est un appui aux prédictions sur l'anéantissement de notre globe, une confirmation de ces paroles de la liturgie dans l'Office des morts: *Per eum qui venturus est, judicare vivos et mortuos et sæculum per ignem.* »

Aussi, ne suis-je plus étonné de lire dans le *Nouvelliste*:

« Plusieurs évêques dans les diocèses desquels se trouvent des couvents de femmes, ont annoncé leur intention de publier une protestation collective contre la décision rendue par le Conseil d'État, il y a quelques jours, autorisant le ministre de la guerre à cantonner des troupes dans les couvents de religieuses, à la charge par l'autorité militaire de placer, de jour et de nuit, des factionnaires à toutes les portes de communication. »

C'est à croire que le cœur des nonnes est plus inflammable par 45 degrés de chaleur; en tous cas, c'est montrer peu de confiance dans leur amour de célibat et dans la solidité de leur vertu.

A propos des élections, le susdit journal n'hésite pas à écrire ceci:

« Le 21 août, il faudra voter, tous voter, chacun suivant son opinion, son drapeau... »

« Ce plébiscite spontané nous dira où est la majorité conservatrice, ce qu'elle veut, ce qu'elle espère, ce pour quoi il faut travailler en son nom. »

« Que les électeurs se groupent, qu'ils échantonnent leurs vœux, qu'ils s'entendent; cette préparation sera excellente; mais, s'ils ne réussissent ni à se réunir ni à se mettre d'accord, qu'ils votent quand même. »

« Leur bulletin comptera dans l'urne, et nous ne trouverons pas, à l'encontre des majorités radicales, ce chiffre imposant d'absentions, qui a le tort de ne rien signifier et de nous rendre plus impuissants encore pour les luttes prochaines. »

Eh bien! le 21 août est venu vous dire où se trouve la majorité, ce qu'elle veut, ce qu'elle espère, vous pouvez maintenant vous compter pour les luttes prochaines, messieurs les IMPUISSANTS!...

COGNE-MOU.

« Républiquette » à Caluire

CU LA

CÉLÉBRATION DE LA SAINT-ALPHONSE

(1)

(Suite)

Ainsi que le prescrivait « l'ordre de service » de l'Administrateur-propriétaire-directeur du PROGRÈS-BAVARD, l'un des petits salons de l'Assommoir, réunissait, à deux heures du matin, trois ou quatre des rédacteurs de cette feuille en partie double, deux ou trois collaborateurs auxiliaires appartenant à la rédaction du NOUVELLISTE, munis d'une fausse barbe, et les épouses de ces messieurs, les collaboratrices au pied et à l'œil: Annette la licheuse, Amélie l'Italienne, Elodie Vallois, Cloco, Fonfon et les filles de chambre de ces dames que les Scotti, les Arnel et les Benoit Loup ont charge de promener à tour de rôle, dans la voiture du PROGRÈS-BAVARD, la veille ou le jour même de l'apparition des numéros.

Le banquet manqua totalement de gaieté. Peyrouton avait reçu la nouvelle qu'un pauvre diable de troupier, accusé par les officiers de son régiment d'être l'auteur d'un petit article odieux, inséré dans le PROGRÈS-BAVARD, était menacé d'un voyage en Afrique, et Peyrouton qui a l'âme sensible, songeait déjà à écrire un entrefilet sous le titre: « Une infamie. »

Tony Loup était rêveur. La candidature Bonnet-Duverdier le pénétrait déjà jusqu'à la moëlle, et Méphisto le contemplait d'un œil inquiet.

Était-ce bien le d'Asco dont elle connaissait la vaillance? Mais Tony Loup, à ce moment-là, n'avait plus rien de commun avec la pornographie et ses bénéfices; il présidait déjà les réunions publiques et privées, et vainqueur dans la personne de son candidat, il se voyait le front ceint d'une couronne de lauriers et

(1) Voir le n° du 20 août.

Lubbart comprit aussitôt... Ses deux poings frappèrent et couvrirent ses yeux... Mais l'image horrible ne put lui être cachée: l'atroce vérité tenait toute son âme.

Et il faut le dire, ce qu'il éprouva d'abord, ce fut moins rage ou douleur qu'une profonde et inexprimable pitié pour cette malheureuse jeune fille; il sentit moins son propre désespoir que l'horreur d'une telle destinée. Mais il ne pensa pas comme son père, qu'il valût mieux qu'elle fût morte, et il aurait bien voulu la voir pour se prosterner à ses pieds, pour les arroser de baisers et de pleurs.

Puis, la rage le prit... Il s'élança sur un faisceau d'armes pendu sous le portrait de Kléber, et dégaina le sabre d'honneur que son père avait gagné dans la campagne de Hollande.

« Lubbart! Lubbart! s'écria le capitaine en se jetant après lui, veux-tu te tuer, me faire mourir?... Le pauvre Arnold, Lubbart, je ne sais ce qu'il est devenu... »

— Me tuer! répondit le jeune homme, vous faire mourir!... me tuer tant qu'il y aura une goutte de leur sang à verser, à boire! Me prenez-vous pour un lâche, capitaine, pour un fou?... Vous faire mourir!... Non! non! réjouissez-vous, vieux soldat; vous allez revivre, au contraire, car j'en vais autant égorger, croyez-moi, en un seul jour, que vous dans toute une guerre... Et s'ils ont

des femmes avec eux, des enfants, je veux être damné si je vous les ramène!

— Oui, s'écria le capitaine, assemblez-vous, courez, vous pouvez encore les rejoindre... Et tuez-en le plus que vous pourrez... Je voudrais bien te suivre, mon fils, ajouta-t-il tristement; mais ma maudite jambe de bois ne peut même me soutenir. Et en effet, le vétérans, en défendant vaillamment sa maison avec ses domestiques, avait essuyé plusieurs coups de feu dont l'un avait fracassé son appui.

— Je leur ferai payer chèrement, même cette blessure, répondit Lubbart... Adieu mon père... Embrassez-moi... Si vous m'embrassez au retour, vous reconnaîtrez l'odeur du sang étranger... Adieu.

— Hélas! dit Saurfield en le retenant encore dans ses bras, que ton frère n'est-il pas avec toi!... Arnold!... Arnold où es-tu!... Mes pauvres enfants!...

— Oui, dit Lubbart, Arnold! Hélène!... ajouta-t-il avec de grands cris; et alors, au lieu de partir, il s'assit par terre et pleura avec de tels sanglots qu'un enfant, fils d'Hermann, qui regardait la main posée sur la porte, se prit soudain à pleurer lui-même et à crier d'effroi.

« Tu étais comme lui, dit le malheureux en portant ses yeux sur l'enfant, douce, belle, innocente, timide, et tu n'aurais, comme lui, pu voir pleurer personne sans

pleurer aussi; et tu avais peur de la mort comme il a peur seul dans l'ombre... Ils t'aimaient tous, les enfants... Chacun t'aimait... Moi seul, Hélène, moi seul... Oh! je n'ai pu te défendre; mais je vais te venger... Allons!»

Il se releva, ceignit le fourreau de son sabre, revint à son cheval, jeta deux pistolets dans ses fontes, chercha si dans sa poche était ce long couteau qui l'avait aidé à défendre son père, sauta en selle, et, regardant le capitaine, fit un geste et se dirigea au galop vers la maison de ville.

Arnold! pensait le vétérans en suivant son fils des yeux, Arnold reviendras-tu avec lui? Reviendras-tu Lubbart?... O patrie! perdrais-je mes deux fils pour toi?... Ai-je bien encore deux fils à perdre.

« A moi! à moi! s'écria Lubbart en se précipitant dans la salle commune où la foule des habitants se pressait, mêlée aux paysans assemblés par le bruit du tocsin; à moi gens d'Alsace!... Voulez-vous m'entendre? voulez-vous me suivre? »

On était là, ne sachant que faire, chacun parlait. Toutes les bouches se turent. Tous les regards se portèrent sur Lubbart. Les hommes ne sont jamais si attentifs que lorsqu'ils sont dans la peine; Lubbart sauta sur une table, disant:

« Il y en a beaucoup ici que je connais et qui me connaissent... Je ne parle pas de ceux de la ville, dont plusieurs ont bien connu

mon grand père, homme qui a fait du bien au pays... »

— *Das ist wahr!* (cela est vrai) dirent plusieurs bourgeois.

— Je parle, reprit Lubbart, de nos amis d'alentour. J'ai chassé plus d'une fois le loup avec eux; j'ai souvent passé la nuit dans leurs maisons, au milieu des bois, et j'ai bercé leurs enfants quand leurs femmes avaient à faire.

— Cela est vrai, dirent plusieurs paysans. Lubbart, Lubbart Saurfield! le fils aîné de la jambe de bois... Laissez-le dire.

— Oui, oui, continua Lubbart en prononçant leurs noms; et je les connais tous pour braves gens, tous Français et vrais Alsaciens.

— Cela est vrai! cria-t-on de toutes parts.

— Eh bien! si cela est vrai, dit Lubbart en élevant la voix, Dieu me damne! que faites-vous donc ici? Perdez encore un peu de temps, vous ne pourrez plus les attendre... Car je pense bien que c'est ce que vous voulez... Ils emporteront leur butin et nous ne pourrons plus tuer que les traîtres... Faisons vite! camarades... Que ceux qui sont à cheval courent leur couper le chemin, et les forcent d'attendre jusqu'à ce que les gens à pied arrivent... Si vous voulez m'en croire, il n'y en a pas un qui dormira la nuit prochaine: nous en tuons autant qu'il y en aura... Cela vous plaît-il?

(La suite au prochain numéro.)

de roses, — les lauriers de la République et les roses de l'Amour!...

Delaroche, lui aussi, avait le front chargé de sombres nuages. *Joséphine* et Mengin avaient refusé de s'associer à la célébration de la saint-Alphonse et il se demandait à *combien pour cent*, sur leurs appointements mensuels, il pouvait fixer l'amende qu'il se proposait de leur infliger.

C'est en vain que toutes les *licheuses*

bande essayèrent d'amener des sourcils sur ces lèvres récalcitrantes; c'est en vain que Méphisto, toujours à cheval sur le nez de son épouse, raconta l'histoire d'une servante qui ayant cassé l'appendice nasal d'une statue l'avait replacé bien en l'air, menaçant les cieux, en affirmant « qu'elle ne les avait jamais vus autrement », le banquet, malgré le champagne, se termina au milieu d'un silence presque glacial et l'on fut se coucher en se donnant rendez-vous, à midi, le lendemain, sur la place de la Charité, pour la grande manifestation de Caluire.

A 2 heures de l'après-midi, le 2 août, tous les rédacteurs du *PROGRÈS-BAVARD*, à l'exception de *Joséphine* et de Mengin, toujours empêchés, attendaient sur la voiture du journal le signal du départ.

Les collaboratrices occupées à visiter les maisons interlopes de Lyon pour recueillir leurs informations hebdomadaires avaient été dispensées du voyage. D'ailleurs, le Conseil municipal de Caluire, devant lequel on allait comparaître, aurait pu se lancer dans des divagations cupidonnesques regrettables, et pour rien au monde M. Delaroche n'eût voulu que sa *marchandise* courût les risques d'une dépréciation.

— Roulez! cria tout à coup M. Delaroche, et la voiture du *PROGRÈS-BAVARD* s'ébranla dans l'espace, dérochant aux regards de la foule ébahie « République » déjà travaillée par le démon de l'éloquence.

Une heure plus tard, les habitants de Caluire et même ceux de Cuire se pressaient en foule sur la place où devait avoir lieu la manifestation. Les collègues de M. Tony Loup avaient précipitamment revêtu leurs insignes, le Conseil municipal était au complet et le capitaine des pompiers, n'ayant pas trouvé son casque sous sa main, s'était emparé du clysopompe de sa femme, emblème modeste de ses fonctions rafraîchissantes.

En ayant la grosse caisse du *PROGRÈS-BAVARD*, hurla M. Delaroche, et pendant que Arnel secouait la peau d'âne de son instrument, M. Peyrouton exécuta, à la satisfaction générale, un solo de clarinette entrecoupé de points-et-virgules à un effet saisissant.

Puis, gracieuse et folichonne d'allures, un petit porte-veine entre le pouce et l'index, « République » se dressa sur la voiture semblable à la polissonne statuette de Grévin qui, exposée jadis chez M. Duc, rue de la République, coûtait, pour diffamation, quelques centaines de francs au journal dont M. Delaroche n'était pas alors le propriétaire-directeur-administrateur...

— Allons! ma fille, vas-y carrément! murmura M. Delaroche, et après s'être mouchée, « République » prononça le mémorable discours suivant recueilli et noté par *Le coq des poules* du *PROGRÈS-BAVARD*.

(La fin à samedi prochain.)

BIBI.

LE BOUQUET DE L'ÉVENTAIL

Oh! nom de nom! les frangins! je sis tout z'éclaté à cause de cette ganache de marguillier de St-Georges que j'ai z'arrecontré l'autre jour dans la rue du Vieux qu'a z'éte renversé; tenez les gones, c'est la fois que j'ai z'avalé la dépêche du cadet de la rue de Jussieu!

Oh! guieu de guieu!

Vous savez donc pas que ce malin de sonneur a voulu me faire de farces et y m'avions sampillé toute la journée pour me faire boire des canons z'et des canons de pichenet qu'étaient rouge et épais comme de sanque de bouf; quasiment que nous n'ont tant soiffé que moi, Gnafron, que bois quand même, je ne faisais plus attention que ce sonneur y s'étaient z'escanné et que je suis resté sus place sans à savoir si j'étais crevé ou en vie!...

Jusqu'à la piquette du jour, j'ai reniflé l'air z'humide et j'ai gobé le marmot, comme on y dit; et quand je me suis arrelevé, je pouvais plus remuer mes fumérons qu'étaient raidés comme de barres de fer. Enfin j'ai z'essayé de traîner ma carcasse jusqu'à ma cambuse et je me suis jeté sus mon pucier, mais je pouvais pas ronfler, j'avais le corgnolon si rance; j'ai z'éte forcé d'envoyer sarcher le vétérinaire, que m'a dit que j'avais le busque démanché et la trogne pâle comme du mignon.

Ça sera rien, que me dit le vétérinaire, seurent y faut z'aller chez le gone de la rue 4 chapeaux pace que vous avez gobé une nervalgie. Ah! que je suis patraque, je peux plus avaler de chôpines, si tellement que j'ai de points dans l'estome, de migraines dans la boule, de miel dans les œils et de bardaneries dans les oreilles.

Je me décide à n'aller voir ce gone que le vétérinaire m'a dit qu'avions de bouquet de l'éventail, un autre cadet à ce qui paraît, qu'étions mêmement docquetteur de la Russerie et qui z'avions trouvé ce bouquet pour les melachons qu'avions de nervalgies.

Eh ben, vous y saurez, les frangins, que ce gone de la rue Quatre-Boisseaux y vole pas le pauvre monde. Y m'a fait z'avalé son bouquet de l'éventail avé de pilules et de chôpines de vin qu'étions spécialement fabriqué pour moi. Ah! voilà un chique cadet, je l'y consarve de z'arreconnessances; à present je

liche de vinasse comme si j'avais jamais z'évu de nervalgie.

Un mement, avant de farmer mon bec, faut ben que je vous dise de pas aller chez les beguines que fesions de la formacie dans c'te rue pour faire crevé ce chouette gone qu'est au nimerò disse, c'est là qu'est son attéyer.

J. GNAFRON.

VOLONTAIRES DU RHONE

(Société d'études militaires).

(Siège social, quai de l'Archevêché, 1.)
Tous les lundis, à 8 h. 1/2 du soir au siège, Cours d'escrime, par M. Werler, professeur.
On reçoit les inscriptions au siège tous les soirs, à 8 heures.

Le Commandant: PANTIN.

SOCIÉTÉ PHILANTHROPIQUE DE L'AIN

L'Administration rappelle aux sociétaires que les cotisations sont reçues tous les seconds dimanches du mois, au siège social provisoire, rue Sainte-Catherine, 12, et chez les collecteurs du quartier.

Les adhésions sont reçues tous les jours, aux mêmes adresses.

L'un des secrétaires,
A. GALLIOT.

UN JEUNE HOMME

de 27 ans, instruit, pouvant fournir les meilleures références, demande un emploi quelconque.

S'adresser, par lettre, au gérant du journal, 81, rue de la République.

En présence des nombreuses demandes qui lui sont adressées, l'Administration du *CARILLON DE SAINT-GEORGES* prévient le public qu'elle fait réimprimer, en ce moment, les premiers numéros dont le tirage était épuisé.

On les trouvera au siège de l'Administration, rue de la République, 81, Lyon.

Le Directeur-Gérant, J. MICHAUD.

Lyon.— Imp. BEAU jeune, rue de la Pyramide, 3

BREVETS

MARQUES DE FABRIQUES

FRANCE ET ÉTRANGER

Lépinette et Rabiloud

INGÉNIEURS

Avenue de Saxe, 66

LYON

MAISON FONDÉE EN 1856

De 9 heures à 11 heures, RENSEIGNEMENTS sur toutes les lois françaises et étrangères. Brevets, Patentes. Dépôts de marques, modèles et dessins de fabrication. Pièces à fournir, Taxes, etc.
RECHERCHES des antériorités. Copies de brevets antérieurs ou déduits. Rapports et Avis motivés pour procédure en contrefaçon, etc. — ETUDES pratiques des inventions. Dessins et devis pour la construction des machines, appareils, etc. — VISITES D'USINES. Conseils légaux ou industriels. — ENVOI de RENSEIGNEMENTS SPÉCIAUX et TARIFS.

Bureau des Brevets d'invention :

66, Avenue de Saxe, 66

Près le cours Morand

PHOTOGRAPHIE

Genre Camée
IMITATION EMAIL

Alph. BERNOUD

MÉDAILLÉ ET BREVETÉ
S. G. D. G.

2, Rue des Archers, 2

LYON

On opère par tous les temps
PORTRAITS APRÈS DÉCÈS

Maisons à Naples, Florence et Livourne

Pharmacie Moderne

DE LYON

CASIMIR Fils, Ph^{ien}

5, Rue Sainte-Catherine, 5

VIN DE QUINQUINA

A 2 fr., 3 fr., 4 fr. et 4 fr. 50 le litre

VIN DÉPURATIF

A la salsepareille rouge de la Jamaïque et à l'iode de potassium. Contre les vices du sang et des humeurs, le plus puissant dépuratif.

SOCIÉTÉ NOUVELLE

SIÈGE A PARIS, 52, RUE DE CHATEAUDUN

A LYON, 29, rue de l'Hôtel-de-Ville, et rue Gentil, 1

Capital : 20 Millions

Achat et Vente de titres au comptant. — Paiement de tous Coupons échus. — Transfert Conversion de Titres. — Libération et Echange de Titres. — Souscription aux Emprunts. — Opérations de Reports. — Renseignements sur toutes les valeurs.

Abonnement au MONITEUR FINANCIER

Bateaux à Vapeur

GLADIATEUR

Service d'été à dater du 21 Mai 1884

TRANSPORT DE VOYAGEURS
ET MARCHANDISES EN GRANDE VITESSE

DÉPARTS DE

Lyon pour Avignon

Tous les Mardis, Jeudis et Samedis
à 6 heures du matin

Desservant Valence et tous les ports
intermédiaires

De Lyon pour Valence

Le Lundi, à 9 h. du matin

De Lyon pour Serrières

Desservant Givors, Vienne, Condrieu
Chavanay et Beauf

Tous les Dimanches, à 8 h. du matin

Aller et retour dans la même journée

Billets d'aller et retour valables pour 15
jours. — Renseignements, Bureau de la
Compagnie, port de la Charité, au ponton,
en face de la place Bellecour.

AVIS. — Le port d'embarquement est
quai de la Charité, près le pont de la
Guitière.

MAYER Fils, Pédicure

TOILE RÉSOLOUTIVE SOUVERAINE CONTRE LES CORS

SUCCÈS CERTAIN — La Boîte : 1 fr. — SUCCÈS CERTAIN

18, Rue Mulet, LYON

GUÉRISON

complète en peu de temps des
névralgies, migraines, maux
de dents, maux d'yeux, maux
d'oreilles, surdités,
par l'emploi du traitement
du Docteur russe

LEWENTHAL

La réputation d'efficacité de ce
traitement n'est plus à faire; depuis
40 ans qu'il est ordonné
et employé, il a été reconnu le seul
véritablement infallible.

DÉPOT PRINCIPAL :

Pharmacie BOUQUET

10, rue Quatre-Chapeaux,
et dans toutes les Pharmacies
Prix du traitement 4 fr. 50
Envro franco contre timbres-postes

BRASSERIE DU TÉLÉGRAPHE

LYON — 3, Rue de Jussieu, 3 — LYON

(PRÈS LA PLACE DE LA RÉPUBLIQUE ET DU TÉLÉGRAPHE)

LOUIS ROUSSEL

BIÈRE ET CONSOMMATIONS
De premier Choix

RESTAURANT AU PREMIER
SALONS

SERVICES A LA CARTE — PRIX MODÉRÉS

ÉTABLISSEMENT RECOMMANDÉ A MM. LES VOYAGEURS

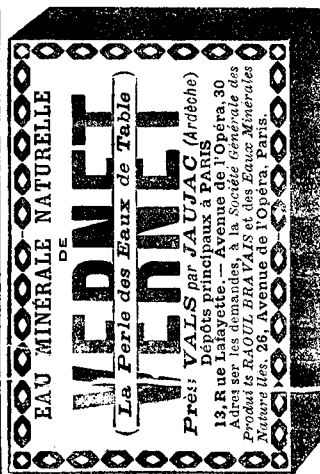
CHOUCRUTE & CHARCUTERIE
De Strasbourg

IMPRIMERIE

BEAU jeune et C^{ie}

Rue de la Pyramide, 3.

LABEURS, JOURNAUX,
TRAVAUX DE LUXE ET
D'ADMINISTRATIONS.



DÉPÔTS A LYON

L. Mauguin, 5, place des Célestins. — Poncelet, cours Morand. — Enjolras, 10, cours de Brosses.